



**S**

**Dissection du cadavre  
de la littérature**

par **Juan Asensio**

**T**

**A**

**L**

**K**

**E**

**R**

**George Steiner**

**Pierre Boutang**

**Ernesto Sábato**

**Paul Gadenne**

**Lautréamont**

**Maurice G. Dantec**

**Andreï Tarkovski**

**Frank Herbert**

**W.G. Sebald**

**Ernst Jünger**

**Nicolás Gómez Dávila**

**José Bergamín**

**Marc-Édouard Nabe**

**William Faulkner**

**Joseph Conrad**

**Jacques Derrida**

**Hermann Broch**

**Roberto Calasso**

**Georges Bernanos**

**Philip K. Dick**

**T.S. Eliot**

**Seamus Heaney**

**Dominique de Roux**

**Leonardo Sciascia...**

## Géographie mentale de la Shoah, par Jean-Luc Evard

Comme l'enseignent les cartes géographiques, les camps d'extermination nazis, à l'exception du Struthof, en Alsace, furent tous construits à mi-chemin, à peu près, de deux capitales, celle russe et celle française. On s'interroge peu sur cette équidistance. Tout au plus, se dit-on en la constatant – à supposer qu'on s'en avise –, elle illustre le déroulement chronologique même de la Shoah : en Pologne, en 1939 le premier État envahi et dépecé, la grande terre du judaïsme depuis des siècles (Breslau, «Jérusalem de l'Est»), oui, en Pologne, comment les nazis n'auraient-ils pas décidé de mettre en œuvre l'extermination en Pologne au premier chef – et en Pologne plutôt qu'en Allemagne, ajoute-t-on, pour signifier : à l'écart, plus que loin («Pitchipol», disaient, dans Drancy, les parents à leurs enfants). Et l'on reconstitue ainsi le raisonnement simple des exécuteurs : de fait, ils organisèrent la Shoah à l'abri, pour ainsi dire, du théâtre de la guerre qui lui fit écran. De même, à partir de juin 1941, les *Einsatzgruppen* opèrent derrière les premières lignes du nouveau front, avançant derrière la Wehrmacht (et en concertation avec elle). En sens inverse, quand l'Armée rouge progressera vers l'Ouest, la SS fera procéder au démantèlement de certaines chambres à gaz, escomptant escamoter en partie les traces de l'abomination : là encore, la topographie mobile de la guerre dessine directement la zone de la mise à mort, dont la carte (mais pas la cadence) se rétrécit au fur et à mesure que la Wehrmacht recule.

Incontestables, et d'ailleurs objet d'études minutieuses, ces intrications de la guerre et de la Shoah confortent ainsi la conviction des historiens, toutes écoles confondues : il fallait la guerre, cette guerre, pour que la Shoah pût avoir lieu *comme* elle eut lieu. Cette conviction, pourtant, si argumentée soit-elle, n'a jamais de valeur que descriptive : ce qu'elle élucide de l'enchaînement de mort, de son apparence écrasante de rouage bureaucratique et industriel, ne donne pas à comprendre *pourquoi* il eut lieu. Avoir lieu : survenir, et survenir en un espace-temps un. Mieux les historiens reconstituent cet enchaînement, plus ils s'obligent donc à relancer la question que ne peut ni soutenir ni éviter aucun esprit normalement constitué : la question des motifs, celle des fins sans lesquelles cet enchaînement *n'aurait pas eu lieu*. Autrement dit : sans aucun doute, le *lieu* (en gros, la Pologne) n'est pas sans rapport avec l'avoir-lieu de la Shoah, mais la géographie de la Shoah dissimule aussi bien l'essentiel de ses significations, du moins elle les déforme (car la guerre a rendu la Shoah possible, mais elle ne lui a pas pour autant donné lieu : différence fondamentale, qui excède les compétences du récit historique, au sens ordinaire). Pour entrevoir une part de ces significations, il faut donc ajouter une déformation supplémentaire à la déformation inhérente au réel, je veux dire : à la face visible de l'événement, à l'opacité de sa surface. La projection géographique ne saurait se lire véritablement tant que l'on ne remonte pas vers les arcanes du projet de la mise à mort perpétrée en ce lieu. Or ce lieu est plus qu'une étendue, ou plutôt : il ne s'étend pas qu'en terre polonaise, ni que sur les plus de cinq ans de la Shoah, il s'étend déjà bien avant, bien ailleurs : «L'Alliance Israélite Universelle ne peut être détruite qu'au moyen de l'extermination complète de la race juive», écrit en Russie, en 1886, en allemand, l'agitateur pogromiste serbe Osman-Bey<sup>1</sup>. Transformer la phénoménalité géographique de la Shoah, déplacer le lieu, le lire non comme l'enclos polonais de l'extermination, mais comme un mi-chemin sur l'axe Paris-Moscou, et derechef, cet axe, le considérer non seulement comme une construction géographique, comme un méridien, ou comme un horizon d'espace, mais comme un schéma historique, comme un horizon de temps inscrit dans la condition juive dès avant la Shoah, longtemps avant elle – oui, cette relecture transformante du lieu et de l'avoir-lieu *peut* nous aider à comprendre pourquoi c'est en Pologne, à mi-chemin de Paris et de Moscou, que les exterminateurs s'étaient résolus à passer à l'acte. Cette transformation et cette déformation méthodiques du visible de la Shoah déplacera aussi la question de l'identité des bourreaux : à mi-chemin de Paris et de Moscou, les nazis allemands œuvrèrent en accomplissant le vœu de l'antisémitisme continental. La Pologne n'était pas seulement équidistante à deux capitales, l'une la plus orientale, l'autre la plus occidentale, du continent européen : «Après 1919 et la fermeture quasi totale de la Russie bolchevique, la Pologne indépendante devient le

---

<sup>1</sup> N. Cohn, *Histoire d'un mythe. La "conspiration" juive et les protocoles des sages de Sion* [1967], trad. L. Poliakov (Gallimard, Folio, 1992), p. 63.

cœur du judaïsme européen»<sup>2</sup>. Notre méditation géographique commence par la considération de ces deux espaces-temps : 1919 en Pologne, et, à quelques centaines de kilomètres, quelques mois plus tard, 1920 en Bavière, où est proclamée la fondation du Parti nationalsocialiste des travailleurs allemands.

Quand, en juillet 1920, à Munich, Dietrich Eckart, Rosenberg et Hitler font de la croix gammée le blason du parti qu'ils viennent de créer, ils ne se distinguent en rien du gros des groupes *völkisch* qui, depuis l'avant-guerre, affichent cette croix, la svastika, pour rallier les divers courants antisémites, et pour les rallier sous ce signe explicitement pogromiste. «En tant que nationalsocialistes, nous reconnaissons notre programme dans notre drapeau. Dans la couleur *rouge*, nous voyons l'idée sociale du mouvement, dans la couleur blanche l'idée nationale, dans la croix gammée la mission de lutte pour la victoire de l'homme aryen, et avec lui aussi la victoire de l'idée de travail productif (*schaffenden Arbeit*), qui de toujours a été et sera éternellement antisémite», expose Hitler<sup>3</sup> en 1924. Composition sémiotique confirmée par un des compagnons de la première heure : «C'est à cette époque (courant 1920) qu'il (Hitler) donna naissance au drapeau rouge à croix gammée sur rond blanc, dans lequel on retrouvait l'influence des partis d'extrême gauche pour la couleur et de la société Thulé pour la croix gammée»<sup>4</sup>. La mention de la «société de Thulé» (la Thule Gesellschaft) est précieuse : outre que le noyau fondateur du parti nazi en provient, ladite société a joué un rôle bien particulier dans l'écrasement de la «Commune» munichoise – c'est elle qui a organisé l'assassinat des leaders juifs de la République des conseils d'ouvriers et soldats de Bavière, Kurt Eisner et Gustav Landauer entre autres. Si la Thule Gesellschaft ne semble pas avoir opéré au-delà des frontières de la Bavière, son recrutement, en revanche, est très cosmopolite : à preuve l'affiliation de Rosenberg, le futur «chef idéologue» du nazisme, qui, fuyant les bataillons bolcheviks, arrive des régions baltes. D'où il ne surgit pas les mains vides : là-haut, dans ces terres de colonisation russe et allemande où sont aussi ancrées des judaïtés importantes, on lit et on diffuse activement les *Protocoles des Sages de Sion*. Rosenberg gagne l'Allemagne en 1918, l'année même où, à Ekaterinburg, le czar et sa famille sont massacrés. Norman Cohn décrit les effets que les Blancs retrouvèrent dans les appartements des Romanov : «Autre détail curieux, la tsarine avait dessiné une croix gammée dans l'embrasure de la chambre où elle logeait avec son mari. Elle avait toujours montré un goût particulier pour cet antique symbole : elle portait une croix gammée sertie de pierres précieuses, et faisait graver des croix gammées sur les cadeaux qu'elle envoyait à ses amis.» Et N. Cohn ajoute : «Aux Russes [...] la découverte simultanée de la croix gammée et du livre de Nilus (i. e. les *Protocoles*) fit l'effet d'une révélation céleste. Ils se crurent en présence du testament de leur défunte impératrice; et ce testament annonçait que le règne de l'Antéchrist avait commencé, que la révolution communiste était l'assaut suprême des pouvoirs sataniques, que la famille impériale avait été supprimée parce qu'elle représentait la volonté divine sur terre et que les forces du Mal se trouvaient incarnées dans les Juifs»<sup>5</sup>. Rosenberg, dans le noyau nazi des commencements, exploitera d'ailleurs le capital de propagande qu'il a amené avec lui : en 1923, il préfacera une réédition des *Protocoles*. L'homme-charnière placé à mi-distance de l'hitlérisme et de l'exterminionisme antérieur, celui, russe, des *Protocoles*, c'est lui. À sa manière, la trajectoire de Rosenberg migrant des provinces baltes de l'empire russe à la Bavière répète celle de son maître à penser : si Osman-Bey est d'origine balkanique, c'est en allemand qu'il écrit, et c'est à la Russie qu'il offre ses services de propagandiste exterminateur. Rosenberg, certes, comme le parti nazi à ses débuts, ne s'agite qu'en Bavière – mais la croix gammée, elle, pour inaugurer ses parcours au nord de l'Allemagne, peut se passer de lui : lorsque les formations blindées du capitaine Ehrhard entrent dans Berlin, en janvier 1920, pour appuyer la tentative de putsch Kapp-Lüttwitz, elles arborent la svastika, qu'elles ramènent des régions baltes où elles guerroyaient contre des détachements de l'Armée rouge. Là encore, les historiens ont pu déceler les manifestations d'un réseau

---

<sup>2</sup> Georges Bensoussan, *Une histoire intellectuelle et politique du sionisme 1860-1940* (Fayard, 2002), p. 276.

<sup>3</sup> *Mein Kampf*, édition de 1937, p. 557.

<sup>4</sup> Otto Strasser en entretien avec Victor Alexandrov, *Le Front noir contre Hitler. L'histoire d'une lutte opiniâtre et clandestine contre le dictateur et son régime* (Verviers, Marabout, 1966), p. 27.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, pp. 121-122.

germano-russe. Non seulement la swastika circulait dans divers milieux de l'extrême-droite allemande dès les débuts de la République de Weimar, mais elle était apparue aussi, au même moment, dans une autre guerre civile : «Il importe de signaler que les monarchistes et contre-révolutionnaires russes réfugiés à Berlin avaient servi, pour la plupart, dans les troupes du *Balticum* dirigées jadis par le général von Goltz et Bermond-Avalov. Elles se composaient principalement de formations de cosaques, commandées par un certain Svetorazov dont le vrai nom balte était Heinrich Pelchau. On peut constater par plusieurs clichés des services photographiques du *New York Times* que les soldats portaient un brassard à croix gammée»<sup>6</sup>. Les corps francs se mettront en veilleuse dans les brèves années qui séparent la signature du traité de Rapallo des premiers succès électoraux des hitlériens, en 1930. Mais l'analyse statistique montre que, pour moitié environ, les tout premiers adhérents à la NSDAP et les premières recrues de la SA et de la SS étaient des anciens des corps francs – autant d'hommes à qui la svastika de Hitler, loin de représenter une nouveauté, leur garantissait la continuité avec leur première carrière lithuanienne ou silésienne. Parmi eux, certains avaient donc frayé avec les «forces militaires 'blanches' de Denikine et Petlioura, entre 1918 et 1921», quand ces phalanges se lancent dans les pogroms qui ont «coûté la vie à un chiffre difficile à établir de Juifs, qu'on évalue entre cinquante et cent mille»<sup>7</sup>.

La source russe des pogroms du continent, on le sait, est antérieure à ces années de guerre civile. La première éruption exterminatrice remonte à 1881, année de l'assassinat du czar Alexandre II. Lorsque les marins du capitaine Ehrhard occupent Berlin et y exhibent la croix gammée (qui n'a qu'une signification et une seule : «Mort aux Juifs !»), ils ont trois ans de retard sur un autre champion russe de l'antisémitisme, un écrivain dont la voix se fait entendre en allemand en Allemagne depuis 1917. C'est en 1917 – trois ans avant que ne paraisse la version allemande des *Protocoles des Sages de Sion* – que les éditions Piper (sises à Munich) publient la traduction des *Écrits politiques* de Dostoïevski. Elle aussi, cette entreprise est le fait d'un consortium germano-russe : Moeller van den Bruck, le responsable de l'ensemble des traductions de Dostoïevski, le futur auteur du *Troisième Reich*, le père spirituel de la révolution conservatrice allemande, a recruté parmi ses collaborateurs un certain Merejkovsky (lui aussi fuira la révolution russe en se réfugiant en Allemagne où il rédigera des brochures qui vitupèrent l'Antéchrist – comprenez : allemande et russe, la révolution et, en elle, les Juifs). L'Allemagne de 1917 peut donc enfin lire ces lignes de Dostoïevski, qui datent de 1876 : «Nous parlons d'un ensemble et de son Idée, nous parlons du *juivisme* et de l'*Idée juive*, qui est en train de saisir le monde entier, à la place du christianisme 'raté' [...]. Eh bien, qu'on nous montre une quelconque autre race, parmi les allogènes de Russie, qui puisse se comparer à cet égard, par son effroyable influence, à l'Israélite ! Vous n'en trouverez pas : l'Israélite garde à ce point de vue sa totale originalité devant tous les autres allogènes de Russie, et la cause en est évidemment ce fait qu'il constitue un État dans l'État, où souffle précisément cet esprit d'implacable hostilité contre tout ce qui n'est pas israélite, de mépris de tout autre peuple ou race et de tout autre être humain qu'israélite [...]. Et cependant, il m'est arrivé parfois d'imaginer ceci : supposons que ce ne soient pas les Israélites, mais les Russes qui soient trois millions en Russie, et que les Israélites soient quatre-vingt millions : dites, que deviendraient alors les Russes à leurs yeux, et comment les traiteraient-ils ? Leur permettraient-ils d'avoir les mêmes droits qu'eux ? Les laisseraient-ils prier librement au milieu d'eux ? N'en feraient-ils pas simplement des esclaves ? Pis encore : ne les écorcheraient-ils pas tout à fait ? Ne les détruiraient-ils pas jusqu'à *complète extermination* comme ils le faisaient des autres nationalités jadis, dans leur ancienne histoire ?»<sup>8</sup>.

N'insistons que sur la tranche de temps pertinente : diffusée en Allemagne à partir de 1917, la version allemande de ces lignes exactement contemporaines de la version russe définitive des *Protocoles* précède de trois ans l'agrafage de la croix gammée sur l'uniforme des corps francs. Apparue à Munich

---

<sup>6</sup> René Alleau, *Hitler et les sociétés secrètes. Enquête sur les sources occultes du nazisme* (Le Cercle du nouveau livre d'histoire, 1969, p. 210. Indice concordant : une photographie analogue figure dans un volume publié en 1929 par Ernst Jünger, *Der Kampf um das Reich* (sur ce document, les corps-francs de Rossbach à l'entraînement arborent la croix gammée).

<sup>7</sup> F. Lovsky, *Antisémitisme et mystère d'Israël* (Albin Michel, 1955), p. 311.

<sup>8</sup> *Journal d'un écrivain*, trad. fr. Gustave Aucouturier (Gallimard, coll. La Pléiade, 1994), pp. 946-953.

au début du siècle (elle orne la page de garde du *Jahrbuch für die geistige Bewegung*, revue littéraire fondée en 1910 par Wolters et Gundolf, les disciples de Stefan George, après avoir d'abord servi privément de sigle à ses proches des années 1895-1904, Alfred Schuler et Ludwig Klages), elle trouve dans l'antisémitisme pogromiste russe un amplificateur rétrospectivement décisif. Non seulement la rumeur des pogroms russes se répercute dans les milieux antisémites allemands, mais encore les textes du pogromisme russe sont-ils activement lus et divulgués : au nom de Rosenberg on joindra ici pour exemple celui du jeune Goebbels, lecteur assidu de Dostoïevski depuis 1918-1919 – non que tous les lecteurs du romancier soient des antisémites, mais parce que le futur *Gauleiter* de Berlin, son roman, *Michael*, le montre assez, y trouve deux fois son compte : son admiration pour la chose slave et pour le christo-populisme de Dostoïevski peut de surcroît se nourrir de l'antisémitisme virulent du maître que découvre, au début des années 1920, toute l'Allemagne en quête d'un pathos de la rédemption et de la culpabilité. «L'appropriation de Dostoïevski joua aussi un rôle colossal à cette époque. La radicalité de sa présentation de l'homme, la passion qui l'amenait à mettre en question la société et le progrès, l'évocation suggestive et l'intense mise en récit des obsessions humaines et des aberrations de l'âme – on pourrait continuer sans fin et montrer que la pensée philosophique qui s'était condensée dans la notion d'existence était l'expression d'une nouvelle exposition à l'être et d'un sentiment de l'existence qui s'était répandu partout»<sup>9</sup>.

Tournons-nous vers l'Ouest (voire vers son finistère, puisque Vichy ne recula pas devant la dépense d'un camp d'internement dans la lointaine région atlantique de Quimper – combien de Juifs en partirent pour Pitchipol ?). En France, excepté les activités des Éditions Sorlot ou les textes pro-hitlériens de Thierry Maulnier qui préface en 1936 la traduction française du *Troisième Reich* de Moeller van den Bruck, pas de croix gammée avant 1940. En revanche, deux particularités :

– dès 1881 (en quasi-synchronie avec la Russie), l'amorce du discours exterminateur : «On fait en ce ksar un commerce assez considérable, parce qu'il se trouve un peu sur la route du Mzab. Les Mozabites et les Juifs sont les seuls marchands, les seuls négociants, les seuls êtres industriels de toute cette partie de l'Afrique. Dès qu'on avance dans le Sud, la race juive se révèle sous un aspect hideux qui fait comprendre la haine féroce de certains peuples contre ces gens, et même les massacres récents. Les Juifs d'Europe, les Juifs d'Alger, les Juifs que nous connaissons, que nous coudoyons chaque jour, nos voisins et nos amis, sont des hommes du monde, instruits, intelligents, souvent charmants. Et nous nous indignons violemment quand nous apprenons que les habitants de quelque petite ville inconnue et lointaine ont égorgé et noyé quelques centaines d'enfants d'Israël. Je ne m'étonne plus aujourd'hui; car nos Juifs ne ressemblent guère aux Juifs de là-bas. À Bou-Saada, on les voit accroupis en des tanières immondes, bouffis de graisse, sordides et guettant l'Arabe comme une araignée guette la mouche»<sup>10</sup>. Voilà, cinq ans seulement avant *la France juive* de Drumont, un Maupassant peu connu (parce qu'il dérange les idéaux de la Littérature). Mais Madagascar vers où Eichmann prépare de 1939 à 1941, sur l'ordre de Himmler, la déportation des judéités européennes a d'abord été une idée française signée Édouard Drumont. En 1938, même un adversaire indéniable de l'antisémitisme comme Maritain appuie le plan Madagascar : «Je ne sais si le gouvernement français voit dès maintenant avec beaucoup de faveur des projets tels que celui d'ouvrir soit Madagascar, soit une autre terre coloniale à un certain nombre d'émigrés juifs venus de Pologne; je suppose qu'il attend là-dessus des propositions fermes et bien élaborées. Si ces propositions lui parvenaient – et sans doute pourraient-elles être conçues de manière à servir aussi les intérêts de notre pays, – il serait souhaitable qu'il leur fit bon accueil. Et le même souhait s'adresse aux autres puissances coloniales»<sup>11</sup>.

– dans les mêmes années 1880-1890, l'installation dans la structure universitaire française de professeurs d'anthropologie et de psychologie raciale (à la Sorbonne, Jules Soury, l'ami de Barrès et de Maurras; à l'université de Lyon, Vacher de Lapouge). Leit-motiv : avec ou sans alibi aryen, l'affirmation constamment répétée que le Sémite constitue une race débile, porteuse de maladies

<sup>9</sup> Hans Gadamer, *les Chemins de Heidegger*, trad. J. Grondin (Vrin, 2002), p. 27.

<sup>10</sup> *Écrits sur le Maghreb* (Éd. Minerve, 1988), pp. 107-108. Première publication en 1881, sous forme d'articles dans un quotidien national à tirage élevé, *le Gaulois*. Je dois cette référence à Gérard Bensoussan.

<sup>11</sup> *Les Juifs parmi les nations*, in *La Vie Intellectuelle*, 25 février 1938, p. 48.

spécifiques (héréditaires, bien entendu) qui minent la saine substance romano-gauloise. Discours sans grande résonance propre (malgré le relais qui leur est prêté par les media du nationalisme antisémite), mais significatifs de par leur parenté étroite avec les raisonnements eux aussi pseudo-biologisants d'antisémites autrichiens (Weininger, 1905) ou allemands (Derleth, 1920). Et de par leur lieu de naissance : ils s'appuient sur la dernière génération de l'antisémitisme théologique (par exemple Daniel Marrée, dont Hitler fera une lecture attentive), et enclenchent ainsi le processus de transformation des références de l'obsession antisémite : du fantasme du crime rituel à l'image du sang infectieux ou dévitalisé, la métaphore s'inverse (elle passe du bon sang chrétien sacrifié par des rabbins diaboliques au mauvais sang juif transfusé par le truchement des mariages mixtes), mais elle conserve la signification raciale première inscrite en elle par l'Inquisition espagnole<sup>12</sup>.

En considérant la Pologne de la Shoah comme le point médian d'un axe Paris-Moscou du Pogrom ultime, nous n'invoquons pas, comme on voit, de faits nouveaux qui seraient passés inaperçus des historiens. En revanche, nous cherchons à mieux entendre l'hypothèse présentée par Raul Hilberg dans son entretien de 1985 avec Claude Lanzmann Les nazis, dit Hilberg, «ont très peu inventé, même pas le portrait du Juif qu'ils ont emprunté à des textes remontant au XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi même la propagande, monde de l'imagination, de l'invention, même là ils furent à la remorque de leurs prédécesseurs, de Martin Luther au XIX<sup>e</sup> siècle. Là encore, ils n'inventèrent pas. Ils inventèrent avec la Solution finale. Ce fut leur grande invention et c'est en quoi le processus entier fut différent de tout ce qui avait précédé. À cet égard, ce qui s'est produit, lorsque la Solution finale fut adoptée ou, pour être plus précis, lorsque la bureaucratie en fit sa chose, fut un tournant dans l'Histoire. Même ici, je suggérerais une progression logique qui vint à maturation dans ce qu'on pourrait appeler une culmination. Car dès les premiers temps, dès le IV<sup>e</sup> siècle, le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, les missionnaires chrétiens avaient dit aux Juifs : 'Vous ne pouvez pas vivre parmi nous comme Juifs.' Les chefs séculiers qui les suivirent dès le Haut Moyen Âge décidèrent alors : 'Vous ne pouvez plus vivre parmi nous.' Enfin les Nazis décrétèrent : 'Vous ne pouvez plus vivre'»<sup>13</sup>.

L'image de la «culmination» ici introduite par Hilberg appelle le commentaire. Si, d'une part, Hilberg place la Shoah dans la très longue durée de la stigmatisation antijuive, il insiste, d'autre part, sur «l'absolue nouveauté» de la «destruction» planifiée des judéités européennes par les nazis, comme si le projet exterminateur n'avait pas été précédé, bien avant le nazisme, par une longue série d'énoncés explicitement exterminateurs – dont nous avons ci-dessus cité trois échantillons valant anthologie pour une quantité indéterminée. Par «extermination» nous entendons l'acte dont la formule cursive proposée par Hilberg («Vous ne pouvez plus vivre») a anticipé l'avoir-lieu : est exterminatrice toute idée d'un monde sans Juifs. Mais, à la différence de Hilberg, nous observons que cette formule, les nazis ne l'ont pas inventée non plus. Énoncée sur le mode catégorique par Osman-Bey («extermination complète de la race juive»), elle l'est par synecdoque chez Maupassant («Dès qu'on avance dans le Sud, la race juive se révèle sous un aspect hideux qui fait comprendre la haine féroce de certains peuples contre ces gens, et même les massacres récents») et par insinuation chez Dostoïevski («si la démographie était à l'avantage des Juifs, qui nous dit qu'ils n'extermineraient pas les Russes ?»). Hilberg, avec l'extrême rigueur qui le caractérise, se refuse à envisager le *pourquoi* de la Shoah autrement que sous l'angle d'une échelle des intensités croissantes de l'affect anti-juif multiséculaire. Mais son hypothèse d'une «culmination» progressive n'est pas incompatible avec une autre observation, celle exposée ici : l'apparition dans l'espace européen, à la fin des années 1870 (le premier Congrès antisémite convoqué par Marr date de 1877), d'énoncés ouvertement exterminateurs au sein de la masse des énoncés judéophobes traditionnels.

Quelle est la portée de la réserve que nous risquons ainsi quant à la précision de l'analyse de Hilberg ? Pour le dire crûment : on ne sera jamais assez intentionnaliste. Si nous voulons mesurer ce que parler veut dire, il nous suffit en effet de relire ces quelques lignes dictées à Hess par Hitler en 1924 : «Si l'on avait, au début et au cours de la guerre, tenu une seule fois douze ou quinze mille de ces Hébreux

---

<sup>12</sup> Cf. H. Mechoulam, *le Sang de l'autre ou l'honneur de Dieu* (Fayard, 1979).

<sup>13</sup> Cf. Lanzmann, *Shoah* (Fayard, 1985), pp. 84-86.

corrupteurs du peuple sous les gaz empoisonnés que des centaines de milliers de nos meilleurs travailleurs allemands de toute origine et de toutes professions ont dû endurer, le sacrifice de millions d'hommes n'eût pas été vain. Au contraire, si l'on s'était débarrassé à temps de ces quelque douze mille coquins, on aurait peut-être sauvé l'existence d'un million de bons et braves Allemands pleins d'avenir»<sup>14</sup>. Quelle est la différence entre ce texte et ceux déjà cités plus haut ? Nulle. De l'un à l'autre énoncé, ne varie que la grammaire (du conditionnel à l'indicatif, du passé au futur) ou la rhétorique (du style indirect au direct, de l'aparté à la harangue). La seule particularité du texte de Hitler n'est pas de nature textuelle : il émane d'un locuteur plus tard devenu chef de l'État allemand. Il serait superflu de développer la conséquence de cette évidence : en Europe, à partir de la fin des années 1870, l'idée meurtrière d'un monde sans Juifs peut se dire impunément – et c'est même cette réalité encore mal explorée qui explique l'observation de Norman Cohn : «[...] les centaines de massacres locaux de Juifs qui eurent lieu en Russie de 1918 à 1920 n'étaient aucunement des explosions spontanées de fureur populaire; ils étaient le résultat de plans établis longtemps à l'avance, d'une organisation méticuleuse, et surtout d'une propagande systématique. En même temps que la police, des simples particuliers, notamment des journalistes peu scrupuleux, se livraient à leur préparation»<sup>15</sup>. Observation remarquable : si elle nous rappelle que la Shoah *ne fut pas*, tant s'en faut, un pogrom, elle suggère aussi une frappante similitude entre les deux modes de mise à mort. Sporadique (par définition), le pogrom du tournant du siècle n'en est pas moins le «résultat [...] d'une organisation méticuleuse». En ce sens, il constituait le dernier épisode de la *préhistoire* de la Shoah. Il ne semble pas, néanmoins, que Norman Cohn ait lui-même envisagé l'analogie dont il fut un des premiers à penser la condition de possibilité. La plupart des historiens se sont comme lui abstenus, à commencer par le traducteur de N. Cohn, L. Poliakov, peut-être le plus catégorique de tous, non sans signaler pourquoi cette autocensure de l'interprétation comparatiste aggrave encore la difficulté immanente à la problématique : «Que les nazis n'en soient venus au génocide que malgré eux en quelque sorte, poussés, emportés par les démons qu'ils avaient déchaînés, n'en dramatise que davantage le problème»<sup>16</sup>. Nous nous contenterons ici de remarquer : si, déjà, de la Russie des czars à l'Allemagne des hitlériens, quelque analogie de structure paraît recevable pour ce qui est des actes de l'antisémitisme, à plus forte raison on devra admettre la puissante affinité des phrases de l'antisémitisme comme idée d'un monde sans Juifs – phrases circulant sous la plume d'écrivains de renom aussi bien que sous celle de desperados de la politique. Entre Paris et Moscou, l'ensemble de ces phrases (inutile de les compiler toutes) dessine très tôt ce qui sera l'extermination. Un acte, c'est-à-dire un passage à l'acte – de cet acte, à la veille d'y passer, les nazis avaient fourni la phrase ultime, le syntagme qui résumait toutes les phrases qui l'avaient précédé : «solution finale». En LTI, «solution finale» désignait très exactement l'ensemble des procédures nécessaires à la fabrication d'un monde sans Juifs. *Endlösung* : la dernière phrase du long texte dont Osman-Bey avait, en toutes lettres, écrit la première.. *Endlösung* : cette phrase de phrases fut la dernière énoncée dans l'enchaînement des phrases posant comme possible, ou comme souhaitable, ou comme répréhensible mais en tout cas comme concevable, l'extermination d'une partie, puis d'une autre partie, puis de toute la judaïté d'Europe. Nous posons donc ceci : la Shoah fut un acte de langage, elle conclut la période d'une opération langagière inaugurée dans les années 1876 et menée sans relâche jusqu'à passage à l'acte-langage de la phrase compacte (un simple mot composé) qui récapitulait toutes ses variantes antérieures.

Seconde conséquence de notre hypothèse : une autre question. Si l'idée meurtrière d'un monde sans Juifs se fait entendre si clairement et si tôt, alors pourquoi Auschwitz ? (mais cette question n'est-elle pas désormais quelque peu saugrenue ? ne vaudrait-il pas mieux se demander : grâce à quoi et à qui y a-t-il encore des Juifs de par le monde ?).

Nous nous abstiendrons d'aller directement à des éléments de réponse, déjà fournis, du reste, par des auteurs comme Gustav Heinsohn, Edmond Jabès ou Jean-Claude Milner. Nous chercherons plutôt à

<sup>14</sup> *Mein Kampf*, trad. J. Gaudefroy-Demonbynes et A. Calmettes (Nouvelles Éditions Latines, 1934), pp. 677-678 - correspondant à la p. 771 de l'édition 1942 de l'original.

<sup>15</sup> N. Cohn, *op. cit.*, p. 113.

<sup>16</sup> L. Poliakov, *Bréviaire de la haine* (Calmann-Lévy, 1951), p. 3.

élucider les raisons pour lesquelles l'horizon que découpe pour les Juifs l'axe Paris-Moscou se dessine à ce moment, et simultanément dans deux pays aussi différents que la France et la Russie. Cet axe n'est pas simple construction ingénieuse de l'imaginaire historique : «Nous considérerions volontiers cette année 1881 comme le point de départ du ressentiment chrétien en Russie», note incidemment Lovsky dans les pages où il évoque la série des grands pogroms<sup>17</sup> – or le texte de Maupassant qui nous a servi à documenter la genèse des phrases de l'antisémitisme exterminateur date de la même année. Il suffit de se remémorer que l'axe considéré passe aussi par Berlin et Vienne pour approcher la réponse, comprendre la coïncidence : chronologiquement, cet axe marque pour l'ensemble de l'Occident avancé le dernier acte de la sécularisation, l'ultime phase de la désarticulation des ensembles religieux-dogmatiques, et ce non du fait d'humanistes étrangers aux institutions chrétiennes, comme au temps des Lumières, mais, pour l'essentiel, du fait d'anciens théologiens transfuges de leur église et passés à l'historicisme (Renan le catholique et Strauss le protestant ne sont que les plus célèbres parmi eux). Pour la première fois dans son histoire, l'affect judéophobe se trouve ainsi privé de ses références théologiques : l'antisémitisme est cet affect tel qu'en lui-même mais à l'époque de la «mort de Dieu» et du «désenchantement du monde». (L'axe de la sécularisation achevée traverse d'ailleurs aussi le judaïsme, comme en témoigne la progression accélérée du sionisme dès le premier Congrès de Bâle.) L'antijudaïsme accusait les Juifs d'avoir tué le Fils de Dieu. Dieu étant mort lui aussi, l'antisémitisme incriminera les Juifs de préméditer la mort des chrétiens.

On aura donc bien garde de négliger la sophistication extrême du ressentiment judéophobe des grands ténors de l'antisémitisme : par tempérament et souvent de par leurs ambitions, il s'agit la plupart du temps de missionnaires invétérés que désœuvrent le déclin des religions par eux attribué à l'adversaire historique, la Synagogue et le Talmud. L'antisémitisme (et avec lui l'ensemble des phrases exterminatrices) diffère de l'antijudaïsme en ce qu'il s'en prend, doit s'en prendre à un «ennemi intérieur» : depuis la Révolution française, l'assimilation des Juifs à leurs États respectifs, et la coïncidence n'est pas fortuite, a en effet progressé du même pas que reculait l'institution religieuse des sociétés (laquelle avait strictement maintenu les Juifs à l'extérieur du corps social). Telle est la tendance que l'antisémitisme tente d'inverser : par discrimination d'un ennemi intérieur conspirant en secret la ruine des sociétés sécularisées, déjouer l'assimilation. Le discours théologique est abandonné, mais la vieille thaumaturgie de toujours, celle qui désigne un bouc émissaire, est réactivée. C'est la raison pour laquelle la pointe avancée de l'antisémitisme, en Allemagne tout particulièrement, se déclare «païenne», voire antichrétienne : elle peut ainsi tenir un discours à la fois moderne puisque antipastoral et archaïsant puisque prônant quelque retour à une origine plus originaire que le christianisme. C'est très précisément dans ce contexte qu'aura lieu l'assassinat de Rathenau, quatre ans après celui de Kurt Eisner et de Gustav Landauer : «En parlant au procès Techow (l'un des assassins du ministre) de la 'mort sacrificielle' de Rathenau, le juge en disait plus long qu'il ne le pensait lui-même; car ce n'était pas simplement en qualité de Sage de Sion que Rathenau avait été assassiné : il avait été offert en sacrifice au dieu-soleil de l'ancienne religion germanique. L'acte fut commis au moment du solstice d'été, et en apprenant la nouvelle, de jeunes Allemands allumèrent des feux de joie pour célébrer, en même temps que l'année nouvelle, la disparition d'un homme qui symbolisait pour eux les puissances des ténèbres»<sup>18</sup>. Et puisque, pour l'antisémitisme, c'est aux chrétiens plus qu'au Christ que les Juifs en veulent, il se présente comme une élémentaire réaction d'autodéfense : l'antijudaïsme visait l'intégration à l'Église des régions du monde encore étrangères à sa mission, l'antisémitisme vise l'expulsion d'un corps étranger hors du monde.

La description rigoureuse de l'horizon européen de l'extermination des Juifs doit donc tenir compte des variantes locales de l'affect antisémite comme complexe post-religieux. Leur typologie admet trois cas de figure : la position néo-païenne à «l'allemande» (Rosenberg, Hitler, Klages, Diederichs), la position «russe» de restauration chrétienne *ab integro* (Dostoïevski – mais il y a aussi des cas d'antisémitisme russe athée, tel Rozanov), la position «française» d'instrumentalisation non dissimulée de la tradition catholique (Drumont, Maurras). La diversification des alibis religieux ne contredit pas, loin de là, l'unité de la visée : dans les trois cas de figure, la position de *rupture* malheureuse avec la tradition et

---

<sup>17</sup> *Id., ibid.*

<sup>18</sup> N. Cohn, *op. cit.*, p. 167.



la transmission institutionnelle des références religieuses est la même – d'où, sous-jacents, les accents de nihilisme communs à ces trois positions. Par nihilisme, nous entendons ici l'indifférence définitive de tous ces discours à une quelconque cohérence idéologique ou intellectuelle – et leur mépris pour toute tentative de rationalisation de leur désordre intrinsèque : chez eux, la ruine de l'esprit de système n'augmente pas l'esprit de finesse, elle le ravage avec elle. Souvent, d'ailleurs, leur guerre à l'intellect se confond avec leur haine du Juif, ce qui est explicable si, comme Freud, l'on s'avise que les Juifs furent aussi bien les inventeurs du monothéisme que ceux des moyens de se passer de ce dieu. Et qu'ils ont donc deux fois attiré sur eux la vindicte : immatériel, infigurable, ce dieu, absent, apte à abriter en soi la négation infinie de soi. Moins le dieu de Pascal que celui du Leopold Bloom de James Joyce. Rigoureuse, cette typologie ne peut l'être vraiment qu'à la condition de préciser ce qu'elle désigne par l'attribut de «post-religieux» : elle ne réfère pas seulement à la *période* de la sécularisation (en l'occurrence : à son achèvement définitif), mais aussi à son *mode*, la disparition des dernières vérités dogmatiques, et à son *lieu*, dont nous avons déjà parlé : les amateurs de scandale que sont les grands aboyeurs antisémites sont souvent des séminaristes reconvertis, ils ne font pas mystère de leurs intentions de simuler les émotions liturgiques, il leur est même indifférent qu'on le sache - duplicité déclarée que l'on tente de ranger parmi les attributs des «religions politiques» en sous-entendant par là que, d'origine politique ou religieuse, l'antisémitisme procède de toute manière d'une tendance à la *dégradation* des usages du sens commun. C'est là le vieil argument du socialisme des imbéciles (ou du socialisme des salons), argument chétif puisqu'il revient à ranger les passions antisémites parmi les pathologies de la conscience pauvre ou fausse. Chétif, l'argument est aussi dérisoire puisque de toutes les passions occidentales il n'y en eut pas de plus durable ni de plus inusable que la passion antisémite – et que c'est cette invariance qu'il s'agit, en dépit de tout, de *saisir* là où elle se perpétue vraiment : non chez les «imbéciles», mais dans les élites (si l'on accorde que la notoriété, parce qu'elle distingue un individu en lui certifiant de l'extérieur la propriété jusque-là imaginaire de son nom propre, le détache de la foule des quelconques et opère ainsi comme un mécanisme élitare objectif, alors Dostoïevski, Maurras, Bernanos et Céline, de leur vivant déjà, ont bel et bien appartenu à l'élite, et même à la plus puissante des élites, la seule véritable, celle des mortels inoubliables). L'horizon Paris-Moscou de la condition juive s'est effacé le jour où Hitler devint le chef de l'Allemagne et mit la «solution finale» à l'ordre du jour de la politique intérieure et extérieure du Reich. Mais la période post-religieuse de l'histoire universelle n'a fait que commencer : avec elle a commencé aussi la période de la plus grande exaspération puisqu'il n'y a rien de pire pour une société que de ne plus réussir à discriminer clairement le politique du religieux et, dans ce dernier, le religieux du sacré. Seul le souci infatigable de ces différences élémentaires peut désarmer les désaxés à venir.

Jean-Luc Evard pour le [Stalker](#).

### Bio-bibliographie sommaire de l'auteur

Jean-Luc Evard est traducteur germaniste (d'auteurs tels que Franz Rosenzweig, Hannah Arendt, Ernst Jünger, Karl Mannheim, Nikolaus Sombart, Ulrich Sonnemann, Karl Popper...) et auteur de nombreux articles parus notamment dans *Les Temps Modernes*, *Lignes* et *La Revue d'Histoire de la Shoah*. Il fut lauréat du Prix Ernst Jünger en 2000. Il est bibliothécaire ingénieur de recherche à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, Paris X-Nanterre.

Deux ouvrages ont paru, aux éditions de L'Éclat, *Ernst Jünger. Autorité et domination* (2004) et *Signes et insignes de la catastrophe. De la Swastika à la Shoah* (2005).